



## TÉLÉVISION

## « Les sans-papiers aussi travaillent, se lèvent tôt et cotisent »

Camille Millerand coréalise le documentaire « Premier de corvée », diffusé sur Arte. Le récit, intime et universel, de la vie de Makan Baradji, travailleur clandestin malien qui bataille, comme des centaines de milliers d'autres, pour être régularisé.

V

**O**us coréalisez « Premier de corvée »,

**un film utile et touchant, avec Julia Pascal et Émile Costard. Vous y dressez le portrait de Makan Baradji, travailleur sans papiers malien qui cumule deux emplois, plongeur et livreur à vélo, en région parisienne. Comment est né ce projet ?**

Nous y avons travaillé pendant près de deux ans et c'est notre premier long métrage à tous les trois. Julia Pascal est responsable des sujets liés à l'immigration pour le journal « le Monde ». Moi, je suis photographe pigiste. Un jour, on a couvert ensemble la préparation d'une grève de travailleurs sans papiers au siège de la CGT, à Montreuil. C'est là qu'on a rencontré Makan.

Quelques jours plus tard, quand on lui a envoyé l'article et les photos, il nous a envoyé un message pour nous remercier, et nous dire qu'il se retrouvait totalement dans notre papier. Là, on lui a proposé d'aller boire un café et, sans qu'on ne le lui demande, Makan nous a raconté son histoire

jusqu'à son arrivée en France pendant près d'une heure. Nous sommes sortis de ce rendez-vous un peu chamboulés et on a tout de suite pensé à faire ce film, partant de l'histoire de Makan pour évoquer la situation des travailleurs sans papiers en France. On voulait absolument qu'il soit associé à notre démarche. Quand Arte a accepté notre projet, on a négocié avec eux pour que Makan puisse signer un contrat de coauteur. Cela veut dire, aussi, qu'il aura des revenus liés à la vie du film. Ce n'est pas une énorme production mais, pour nous, c'était essentiel.

**Quelle est votre ambition avec ce récit ?**

Nous partagions tous les trois l'envie de parler d'immigration en France. C'est un sujet essentiel pour comprendre notre société. L'immigration fait partie de nos vies. Nous avions l'envie de raconter la vie d'une personne qui n'a pas de statut par le prisme de son travail. Cela nous a semblé être l'angle le plus adéquat pour parler des personnes sans papiers.

On parle toujours de l'immigration d'un point de vue culturel, culturel ou communau-

taire, ça a déjà été vu mille fois. En parlant du travail des personnes sans papiers, notre but était de parler, aussi, aux gens qui voient l'immigration d'un mauvais œil. Il y a quand même une grande partie de la population qui est xénophobe, ou en tout cas repliée sur elle-même, et on voulait s'adresser à eux aussi.

**Vous dressez le portrait d'un travailleur modèle et acharné, à mille lieues des préjugés véhiculés par l'extrême droite...**

Nous voulions, bien sûr, tordre le cou à toutes les idées reçues sur les immigrés. On entend souvent qu'ils viendraient en France se dorser la pilule ou toucher des aides sociales... Tout cela est évidemment complètement faux. Ce sont des gens qui travaillent, qui se lèvent tôt, qui cotisent. Face à certains canaux médiatiques qui diffusent continuellement ces clichés sur l'immigration, l'idée était de montrer le concret, le réel.

Il y a une vraie méconnaissance des populations étrangères qui arrivent en France. On met tout le monde dans le même sac et personne

ne cherche à aller plus loin. Pourtant, même s'il n'y a pas de chiffres officiels, il y aurait près de 700 000 travailleurs sans papiers dans le pays. Pourtant, on fait comme s'ils n'existaient pas.

**Vous documentez depuis longtemps, en tant que photographe, les questions de migration et d'exil...**

Je travaille depuis un peu plus de dix ans sur cette question, sur ceux qui partent, ceux qui restent ou ceux qui reviennent. Ça m'anime parce que ce sont

des questions essentielles pour comprendre le fonctionnement de notre monde, de notre pays, de notre société. Moi, je suis né et j'ai grandi dans les Vosges, à côté de Saint-Dié. Quelque part, j'ai aussi migré vers Paris, la grande ville. Et c'est grâce à cette grande ville que j'ai été formé, que j'ai appris et trouvé un métier. Je suis parti des Vosges parce que malheureusement il y a, là-bas, une crise industrielle énorme et c'est un département bien trop cloisonné. Mais c'est aussi ce qui m'a donné envie de ra-

conter le parcours d'autres qui viennent de plus loin.

On ne peut pas faire fi de ces mouvements de populations qui existent et nous nourrissent, culturellement et intellectuellement. Alors, il faut les documenter et créer un corpus d'images légendées, fixes ou animées, pour contrebalancer le discours souvent populiste de certains hommes et femmes politiques. Heureusement, nous sommes nombreux à faire ce travail. ■

*par Yann Mougeot*

